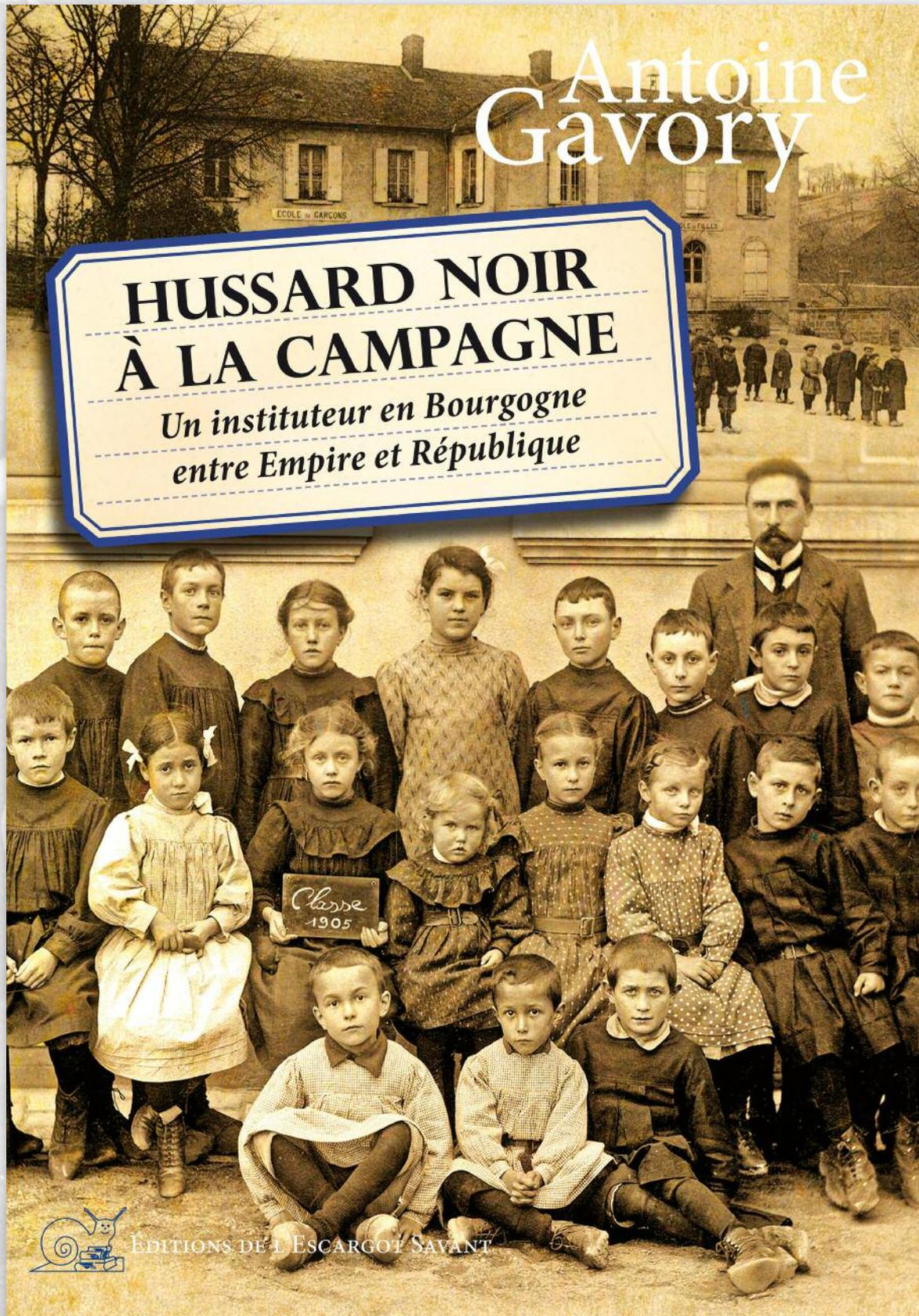


DOSSIER DE PRESSE



SOMMAIRE

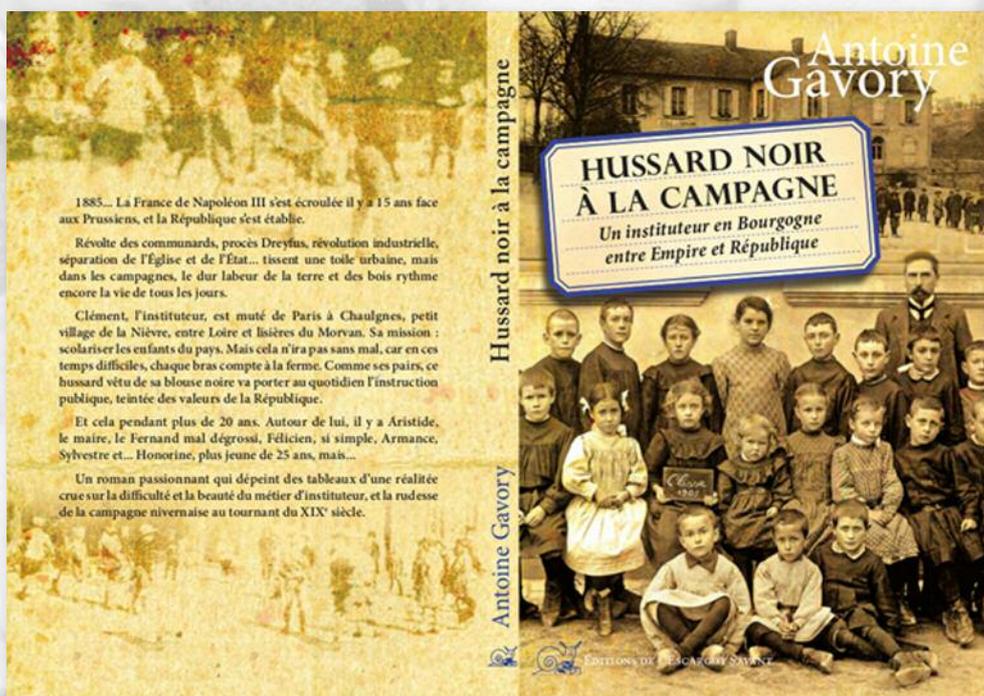
| | |
|--|----|
| Présentation..... | 2 |
| Premier extrait..... | 3 |
| Deuxième extrait..... | 6 |
| Troisième extrait..... | 8 |
| L'auteur : Antoine Gavory..... | 11 |
| Les Éditions de l'Escargot Savant..... | 13 |
| Contacts..... | 15 |

HUSSARD NOIR À LA CAMPAGNE

UN INSTITUTEUR EN BOURGOGNE ENTRE EMPIRE ET RÉPUBLIQUE

COLLECTION AUTEURS BOURGUIGNONS

En 1885, Clément, instituteur parisien, arrive à Chaulgnes, petit village de la Nièvre. Sa mission, car il s'agit bien d'une mission, est de rouvrir l'école et de scolariser les enfants de paysans. L'époque est aux bouleversements. La III^e République est encore jeune. Depuis peu, l'instruction est obligatoire, gratuite et laïque. Bientôt, l'Église et l'État seront séparés. Cet hussard noir va, pendant 25 ans, devoir concilier les strictes consignes gouvernementales et la réalité de la vie à Chaulgnes. Chaulgnes, dont les habitants, Fernand, Aristide, Armance, Sylvestre... ne lui facilitent pas toujours la tâche. Et Honorine qui lui fait battre le cœur. Un roman passionnant sur la difficulté et la beauté du métier d'instituteur et la rudesse de la campagne nivernaise au tournant du XIX^e siècle.



ISBN : 978-2-918299-15-8 / Parution : 01-2013 / Format : 14,5 x 21 cm, 124 pages / Prix : 12 €

PREMIER EXTRAIT

Dans le train, direction la Nièvre, été 1885

Le train s'était arrêté avec presque une heure de retard. Clément attrapa rapidement ses bagages et son manteau. À ses côtés, un compagnon de voyage semblait vouloir terminer seul leur conversation :

— Vous rendez-vous compte cher monsieur de ce que vient de faire Pasteur ? Tenter le premier vaccin de l'histoire ! Je vous le dis, si son expérience réussit, cet été de 1885 restera une grande date dans l'histoire !

Clément soupira. À côté de lui, une femme élégante se redressa et prit la main d'un garçonnet coiffé d'une casquette bleu marine. Le gosse fixa Clément, fit dérouler son yo-yo et lui sourit.

Un vieux type mal habillé traversa l'allée, appuyé sur une canne, portant péniblement un sac de velours percé et sali par la terre. Clément s'approcha pour l'aider, mais le vieux recula, le regard menaçant.

Quand Clément quitta le wagon, il aperçut, sur le quai, un bonhomme à la moustache bien taillée, vêtu d'un gilet et d'une montre à gousset dont la chaînette argentée dépassait ostensiblement de sa poche. Il s'agitait dans tous les sens, faisant balancer de chaque côté un ventre qui montrait qu'il avait été correctement nourri.

Quand Clément descendit du train, le petit homme s'approcha en s'illustrant de grands gestes. Il criait. Si fort qu'il eût été impossible à quiconque de ne pas l'entendre.

À l'opposé d'un minuscule hall, plusieurs femmes se tenaient ensemble, arborant robes longues et ombrelles, abritées sous une tonnelle de fer forgé qui ornait la façade. L'air était lourd. C'était un mois de juillet plus chaud que d'ordinaire.

— Oh ! Que je suis content que vous arriviez enfin ! s'exclama le petit bonhomme ventripotent. Je suis Aristide Courmont, le maire de Chaulgnes.

Clément salua cet homme qu'il jugea assurément curieux ; il devait avoir le même âge que lui, autour de la trentaine. L'autre lui demanda s'il avait fait bon voyage, ce à quoi Clément répondit que le train était irrespirable et bondé. L'autre précisa inutilement que par cette chaleur, il ne pouvait pas en être autrement.

La gare donnait sur une placette faite de graviers et de poussière, comme construite au beau milieu de nulle part, bien loin des places parisiennes, pensa Clément. Il aperçut un hôtel qui affichait « Repas à toute heure, remises et écuries ». Devant la grille, un fiacre s'était arrêté. Un homme en descendit, ouvrit la porte et l'invita à monter.

— Je me suis permis de faire réserver une voiture, précisa Aristide Courmont. Vous savez, il y a longtemps que nous vous attendions. Vous verrez, nous avons une école toute neuve, deux classes dans le même bâtiment que la mairie.

— Combien il y a-t-il d'élèves ? demanda Clément.

— Je dois avouer que nous ne sommes pas peu fiers de notre école. Pour un petit village comme le nôtre, c'est un bel édifice, poursuivit Aristide Courmont, tournant la tête.

Clément réitéra sa question et Aristide Courmont, gêné, rétorqua :

— À vrai dire monsieur, nous n'avons presque aucun garçon pour la rentrée. Mais il faut dire que les gens se sont habitués à ce qu'il

n'y ait plus d'enseignement. Les notables ont envoyé leurs enfants ici, à la Charité-sur-Loire, d'autres à Nevers, et une grande partie a décidé de ne plus les y mettre du tout. Mais je suis certain, précisa-t-il en riant, qu'avec un maître de la capitale, l'école va vite devenir un lieu à la mode.

— Y a-t-il une institutrice pour les filles ? demanda Clément.

— Il y en a eu une. Oui. Une laïque, mais elle est partie dans une plus grande ville. Mais nous n'avons plus suffisamment d'élèves pour le moment. Si vous le voulez bien, nous ferons installer une cloison dans la classe pour séparer les filles et les garçons. Du moins le temps qu'une nouvelle institutrice n'arrive. Nous avons également un instituteur adjoint, mais il s'en est allé, lui aussi. Aristide Courmont parlait avec un faux accent parisien, et durant la demi-heure que dura le voyage, il ne cessa de faire référence, de façon gauche, à des lieux de Paris qu'il disait avoir fréquentés. Clément qui, de Paris, avait sillonné tous les faubourgs depuis sa plus petite enfance, et suivi les grands travaux d'Haussmann, se rendit vite compte que l'homme ne connaissait Paris que par des descriptions lues dans les livres ou aperçues sur des gravures.

L'attelage sortait désormais de la Charité-sur-Loire et longeait la Loire, bordée par d'immenses arbres au pied desquels plusieurs promeneurs s'étaient assis profitant de l'ombre.

La route était accidentée et, régulièrement, Clément se demandait si les chevaux n'allaient pas quitter la piste et s'enfoncer dans le talus qui bordait le fleuve.

Il connaissait la Seine. Mais, ici c'était la Loire, avec ses bords sauvages, ses grands bancs de sable qui permettaient, disait-on, dans les moments où elle était la plus basse, de la traverser à pied. Un bateau-lavoir avait accosté, et les femmes se pressaient à son bord pour y laver leur linge.

L'attelage s'arrêta. Sur la route, deux hommes, que Clément jugea être des notables, s'approchèrent. Aristide Courmont descendit et, d'un pas pressé, alla vers eux.

DEUXIÈME EXTRAIT

L'instruction sera obligatoire ou ne sera pas

Il était revenu seul, et cette fois, sans le petit chapeau court ou les yeux vairons pour lui gâcher le voyage. Il avait gardé un souvenir de Bourges pour y être passé quinze ans plus tôt bien plus merveilleux que ce qu'il venait de voir. En fait d'instruction, celle qui lui avait été donnée était d'appliquer la stricte loi de la laïcité qui ne parvenait pas à s'imposer ailleurs que des les grandes villes. À la laïcité de l'école, la gratuité, le caractère obligatoire, venait s'ajouter l'ambition de faire appliquer cette loi, partout, y compris dans les écoles de province.

En matière de faits, on autorisait désormais la mise à pied, le renvoi pour absence injustifiée. Ils avaient eu beau, lui et d'autres instituteurs de campagne, expliquer l'impasse d'une telle résolution, là où l'instruction ne représentait rien de plus qu'une façon d'occuper le temps, leur interlocuteur, venu de Paris, n'avait cessé de répéter qu'ils étaient les garants des lois de la République, et que cette tâche leur incombait, quand bien même ils se seraient trouvés dans les villages les plus isolés. Pour sa part, Clément avait transmis à Aristide Courmont, dès son retour à Chaulgnes, les directives du ministère, lui demandant d'en informer les parents de ses élèves. La seule

réponse stupide, mais réaliste de Courmont fut de lui rétorquer que l'on obligerait jamais des paysans à se cultiver et que l'on pouvait d'ors et déjà considérer l'école fermée parce que plus personne ne s'y rendrait. Clément ressentait que l'évolution de Paris et des provinces était aux deux extrêmes. Ce que l'on avait imposé dans les écoles de la capitale peinait à parvenir jusque dans les villages. Alors qu'ici, on se battait encore pour imposer une République et une égalité, à Paris, le métropolitain s'apprêtait à ouvrir, à des années de leurs préoccupations.

Dès la reprise de la classe, après annonce de la nouvelle directive, il lui manqua déjà presque dix élèves. Aristide Courmont profita de cette occasion pour envisager la fermeture de l'école. Il semblait avoir trouvé les raisons d'exprimer enfin sa véritable nature ; celle d'un homme qui ne concevait le pouvoir que par l'affaiblissement des libertés d'autrui.

Félicien était aimé. Serviabile et toujours de bonne humeur comme le sont tous les benêts. Les adultes l'appréciaient pour sa politesse et les enfants parce qu'il répondait toujours présent lorsqu'il s'agissait de jouer avec eux ou de les aider. Clément imagina donc que la présence de Félicien rassurerait les villageois et inciterait les enfants à retourner en classe. Il prit donc le parti de se rendre chez Fernand avec un vague espoir de le convaincre.

Lorsqu'il arriva, Félicien était encore dehors, assis sur une souche, à scruter le sol comme s'il attendait que quelque chose se passât. La pénombre du crépuscule ne laissa à son regard qu'un paysage sombre. Les mains emmêlées dans un chiffon plus sale que ses doigts, Armance sortit et stoppa son geste, surprise de le voir :

— Ben, Clément, qu'est c'qu' vous faites là d'si bon matin ?.

Essuyant ses mains avec le plus grand soin, comme si elle eût à serrer celle d'un ministre, elle lui tendit une amicale poignée :

— C'est ti Fernand qu' vous voulez voér, vous tombez ben mal, l'est parti à N'vers !

TROISIÈME EXTRAIT

Si l'École Normale était effectivement privée et l'enseignement aussi drastique que les écoles militaires, Clément expliqua au père récalcitrant que l'État pouvait les aider. L'école gratuite et laïque n'avait que vingt ans. Et si ces vingt années avaient suffi à créer une génération de professeurs, elle n'avait pas encore permis de changer les mentalités, et convaincre les parents, souvent pauvres, des possibilités offertes à leurs enfants.

Sigmund sur ce sujet n'était pas bien différent des autres. Il expliqua avec cet accent autoritaire, qu'il avait pris la décision de faire quitter la classe à sa fille dès la fin de l'année. L'un de ses garçons avait décidé de s'engager dans l'armée. C'était une bouche en moins à nourrir, mais surtout une paire de bras qui ne s'adonnerait plus au travail de la terre.

— Vous savez monsieur, je ne suis qu'un métayer. Si chaque saison je ne donne pas la même chose au propriétaire, ou plus, je ne pourrai pas rester ici. Il se moque bien de savoir si je suis seul ou si nous sommes nombreux pour travailler, si ma fille veut faire de grandes études. Il se moque bien de savoir si ma fille a, comme vous le dites, des capacités. La seule chose qui lui importe, c'est que je ne lui donne pas moins une année que la précédente.

Sa femme avait arrêté son ouvrage et regardait intensément son mari, d'une façon qui laissait supposer qu'elle-même, plusieurs années auparavant, avait sans doute dû renoncer à un rêve.

Gabrielle semblait désolée. Elle quitta violemment la maison et partit en courant sur la route, bientôt suivie par sa mère. Clément se leva :

— Je comprends bien, Sigmund, mais est-ce que vous ne rêvez pas d'autre chose pour votre fille ?

— Autre chose ? Mais quoi ? Il y aura toujours du travail dans les champs. Les gens auront toujours besoin de manger ! Et puis, nous

essaierons de lui faire faire un bon mariage ! D'ici là, j'aurai acheté mes terres. Elle pourra travailler ici avec son mari ! Tout l'argent que j'ai, je le garde pour être chez moi, un jour ! J'ai pas le sou pour autre chose. C'est ma vie, ça monsieur l'instituteur. Passer sa vie à travailler pour survivre ; juste pour ne pas mourir ; juste pour être bien. On n'a pas besoin d'être riche ou de savoir beaucoup de choses pour vivre.

Clément ne sut pas quoi répondre. Il avait très souvent entendu ce genre de discours, jusque dans la ferme de Fernand, qui pourtant, lui, avait été un propriétaire plus que comblé. Et depuis des années, il n'avait toujours pas trouvé d'argument pour contredire leur point de vue.

— Mais si je lui donnais des cours du soir ? Le jeudi ? Le dimanche même ?

— Ah, j'en ai besoin moi de la gosse ! On ne chôme pas un seul jour nous ! Non vraiment, vous êtes gentil...

— Je lui achèterai des cahiers, ce qu'il faut. Ça ne vous coûtera rien ! pas un sou.

— Non, mais du temps ! Vous croyez qu'on a le temps nous autres de faire autre chose ? J'ai le grand qui va partir à l'armée, le petit qui est encore à l'école, ça fait des années que j'attends que la gamine elle ait l'âge de quitter la classe. Je suis plus tout jeune, moi, vous savez. Et puis la maman n'est pas en bonne santé. Puis il y a la grand-mère... vous ne vous rendez pas compte.

— Mais, insista Clément, votre fille rêve de devenir institutrice !

— Oh, ben ça lui passera ! Vous croyez que j'ai la vie que je rêvais moi ? Non, pour sûr. Je voulais être comédien !

— Comédien ?

— Eh oui. J'étais doué vous savez, quand j'étais jeune. Avec des amis, on montait des petites pièces de Molière. Ah, oui, j'adorais Molière. Alors, on faisait ça, avec nos frusques, et puis on allait jouer dans la rue. On a même gagné des fois un peu de sous, ajouta-t-il souriant, le regard ému. Mais voilà, il y a eu la guerre ! Cette saloperie de guerre ! On est tous partis. Au début, on était dans la même

garnison, puis on nous a séparés. Et puis, deux ne sont pas revenus, moi je suis resté ici. J'avais dix-sept ans, vous vous rendez compte ? Ah ça pour sûr que je rêvais d'autre chose moi ! Mais bon, il y a des choses qui ne sont pas faites pour nous. Non, allons, revenez quand vous voulez, monsieur l'instituteur, mais je ne peux pas vous laisser Gabrielle. Je lui ai trouvé une place avec le frère de maman qui travaille dans les usines de limes, à Cosne-sur-Loire. C'est mieux que la terre, et puis elle nous enverra son argent. Avec tout ça, je suis sûr que dans dix ans, on aura nos terres. Et puis elle reviendra.

Une fois de plus, Clément quitta la maison, sans avoir trouvé de solution, sans même avoir eu la possibilité d'en chercher ; il se rendit compte, ce jour-là, qu'il avait une immense chance d'avoir réussi ce qu'il avait tant souhaité.

Gabrielle lui avait rappelé son enfance, à Paris, dans la rue Caroline. Une ruelle sombre et étroite aux maisons hautes et grises où toute la fiente que l'on y déversait créait une boue que même les pluies ne parvenaient pas à évacuer. Clément vivait alors dans une minuscule maison de deux pièces, avec son père, sa mère, et son frère Benjamin de quatre ans son aîné. La vie ne valait rien, mais rien ne valait la vie et ce, même dans un foyer pauvre, un père chiffonnier, une mère qui recousait ici et là les habits des ouvriers du quartier, dans une bicoque au fond d'un petit passage, ou même les rats n'osaient pas s'aventurer.

La famille habitait là depuis la grande révolution de 1848, et la naissance de Benjamin. Clément avait dix ans quand il décida qu'il deviendrait maître d'école. Mais même si la lecture, les mathématiques, l'Histoire, la morale constituaient pour lui le plaisir solitaire, son père en avait décidé autrement. Il avait fallu toute la force de conviction de Gustave Ternuet, son instituteur, qui prit sur lui de présenter l'enfant au comité de Paris, et qui au vu des résultats, le fit inscrire aussitôt dans une autre école. Gustave Ternuet avait été pour Clément un maître à penser.

L'AUTEUR : ANTOINE GAVORY



Antoine Gavory est né à Amiens en 1975. Lorsqu'il avait 9 ans, sa famille a déménagé en Bourgogne, région où il a grandi et où il vit encore aujourd'hui. Journaliste et éditorialiste, il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages, documentaires, pièces de théâtre, nouvelles... « Hussard noir à la campagne » est son quatrième roman.

Une éducation empreinte de poésie engagée, de chanson française et de cinéma en noir et blanc lui ont donné très tôt l'envie de raconter des histoires. Son premier livre a été publié en 1996. La ligne directrice de son travail est de montrer l'individu tel qu'il est à travers la réalité ou la grande histoire. En 2000, il a reçu le Prix du Printemps des Poètes, le Prix du Conseil général du Cher, et le Prix de la Ville de Bourges pour « Le Cri d'un siècle, Quatre textes destinés à la censure ».

Du même auteur :

- Un soir, place Carnot (nouvelles), 1996
- L... elle (nouvelles), 1997 Elle n'aime que les histoires qui finissent bien (roman), 1999
- Le Cri d'un siècle, Quatre textes destinés à la censure, (poésie), 2000
- Destination vie contre les cancers (documentaire), 2005
- Marguerite Yourcenar, Itinéraire d'un écrivain solitaire (biographie), 2007
- Barricades (roman), 2007
- La Théorie de l'adolescence (roman), 2011

Pourquoi avoir choisi comme sujet la mise en place de l'instruction laïque et obligatoire ?

Antoine Gavory : La laïcité de la société est à mon sens l'une des valeurs fondamentales et c'est, en plus un débat qui revient à l'heure actuelle. Personnellement je n'ai jamais su me situer pour une laïcisation qui soit une acceptation de toutes les religions ou, au contraire, une neutralité complète. Le combat mené par la République en 1880 est intéressant parce que la conviction illustrée à l'encontre de l'Église n'est pas loin de celle que l'Église a elle-même employé lors de la christianisation, à la différence que ce combat fut avant tout un combat d'idées et fort heureusement.

Aujourd'hui le débat sur la laïcité n'a plus du tout la même nuance. Nous ne sommes plus sur une société complètement exsangue de conviction religieuse mais sur une société qui veut l'acceptation de toutes les religions. C'est une chose qui à mon sens est positif d'un point de vue philosophique mais dangereux sur un plan culturel parce que personne n'est fondamenta-

lement laïc. Que ce fût par l'éducation, par notre vision occidentaliste, par notre façon de vivre, la laïcité n'existe nulle part et notre société occidentale est fortement ancrée dans une vision chrétienne du monde.

Quant au caractère obligatoire, l'instruction est sans doute le moyen le plus court pour laïciser une génération. Comme Darwin a démenti l'ancien testament par la science de l'évolution, apprendre à réfléchir est la meilleure façon de ne pas croire. Je ne suis pas contre la croyance, mais je ne la conçois que par la conviction. Je regarde devant parce que j'ai réfléchi, parce que ce que je sais m'a convaincu qu'il faut regarder devant, non pas parce que l'on m'empêche de regarder derrière, à droite ou à gauche.

Clément, votre personnage principal, sacrifie sa vie personnelle à sa mission. Comment expliquer cela ?

A.G. : C'est encore une fois une affaire de conviction. Les valeurs de loyauté, d'honneur n'ont toujours été inculquées que dans le but de soumettre à une autorité. A l'Église d'abord, puis ensuite à la Guerre. Avec la laïcité, puis cette idée préconçue que plus jamais la guerre ne nous appellera dans les mêmes proportions que lors des deux guerres mondiales, nous avons omis de conserver ces valeurs. Mai 68 est également passé par là avec ses grandes idées de liberté. Malgré la devise de la République, Liberté Égalité Fraternité, il me semble parfois que l'on a oublié celles d'Égalité, qui sous-entend un respect de l'autre et de fraternité qui impose la loyauté. Aujourd'hui au nom de la liberté on s'octroie le droit de tout, y compris de ne pas avoir de valeurs.

Clément est un personnage de conviction qui est avant tout persuadé que la connaissance, la culture, la réflexion sont les plus grandes expressions de liberté, et qui se retrouve face à deux réalités. D'un côté, celle de sa hiérarchie qui lui impose de mener à bien sa mission malgré ses désaccords. De l'autre côté, une réalité sociale qu'il ne connaît pas mais tente de comprendre et d'aménager pour laisser une place à l'apprentissage.

Clément rejoint la République sur un point, celui de la doctrine de Kant : apprendre à philosopher plutôt que d'apprendre la philosophie. C'est cela la véritable laïcisation. Pas de subordonner une idée à une autre.

Pourquoi avoir situé l'action de votre roman dans la campagne bourguignonne ?

A.G. : L'action se déroule à Chaulgnes, un petit village du Val de Loire, parce que c'est là que j'ai passé une partie de mon adolescence, entre 15 et 20 ans. C'est un endroit que j'aime beaucoup. J'y ai d'ailleurs présidé un salon du livre pendant dix ans. Mais c'est là aussi que j'ai forgé ma première conscience politique. Chaulgnes est un village communiste et c'est vers cet âge que j'ai rencontré son ancien maire, un homme de conviction. C'est aussi dans ces années-là que je me suis définitivement éloigné de la religion (j'étais enfant de chœur durant de longues années). En fait, je n'ai fait que ce que la République a fait en 1880 : j'ai basculé d'une idée à une autre. Ce village est symbolique à mes yeux.

Puis, je suis un Bourguignon d'adoption. Un Nivernais très attaché à sa région. Le Nivernais est particulier. C'est une région où les gens, ceux qui y ont leurs racines, en sont à la fois fiers et complexés, ce qui fait que la Nièvre s'est un peu éloignée de la Bourgogne.

La Bourgogne est pour moi une région où l'on peut apprendre durant toute une vie tant il y a eu et il y a encore de choses et de gens à découvrir.

LES ÉDITIONS DE L'ESCARGOT SAVANT



Les Éditions de l'Escargot Savant ont été créées en 2004 et sont implantées en Côte-d'Or, à Vievy. Elles publient une quinzaine d'ouvrages par an. Elles s'organisent principalement autour de deux lignes éditoriales.

Tout d'abord, la Bourgogne. Un des objectifs de l'Escargot Savant est de mettre en avant le patrimoine bourguignon.

Qu'il soit naturel, architectural, culturel, historique... La maison d'éditions proposent ainsi des beaux-livres, mais égale-

ment des guides et des monographies, mettant en valeur les caractéristiques de la région. Cet attachement à la Bourgogne passe aussi, bien sûr, par la publication d'auteurs régionaux, qu'ils écrivent des contes, des romans ou encore des récits de voyage.

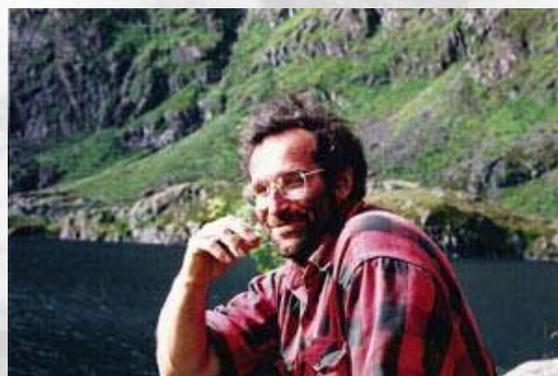
L'autre sujet traité par l'Escargot Savant est le Grand Nord et l'Antarctique. A travers des ouvrages aux textes précis et à l'iconographie soignée, le but est de faire découvrir les régions polaires. La faune, la beauté des paysages, les icebergs, la banquise... Mais aussi la fragilité de cet environnement de plus en plus menacé.

Vous pouvez retrouver le catalogue sur le site internet : www.escargotsavant.fr

Et nous suivre sur la page Facebook : www.facebook.com/EscargotSavant

Christian Kempf, fondateur et directeur des Éditions de l'Escargot Savant

Christian Kempf est en premier lieu un scientifique et un universitaire passionné par la nature. Il est à l'origine de la réintroduction du lynx dans les Vosges en 1983, et a été très actif dans la conservation de l'environnement en Alsace et en France. Il a enseigné dans diverses universités en Europe et dans le monde. Il a également œuvré pour la sauvegarde des régions polaires. Il a organisé des expéditions scientifiques, dirigés des travaux et a créé le Groupe de Recherche en Écologie Arctique qu'il a présidé jusqu'en 1992. Aujourd'hui, en dehors de son activité d'éditeur, il dirige une société de croisières-expéditions, Grands Espaces, et emmène des groupes de voyageurs privilégiés dans les régions les plus extrêmes du Grand Nord et de l'Antarctique.



Pourquoi avoir fondé une maison d'édition ?

Christian Kempf : Parce que le livre est un moyen privilégié de communication. Nous avons voulu ainsi faire passer, tant dans la découverte que dans la culture, nos envies de conservation de la nature, de valorisation du patrimoine... De plus, il y a tant de manuscrits, de récits de vie, de bijoux d'inventaires, qui ne trouvent éditeur. Le livre est ainsi une passerelle entre un auteur, passionné, et le lecteur qui veut se laisser emporter. Il faut dire aussi qu'actuellement, l'édition est une activité qui rencontre des difficultés. C'est pourquoi nous nous plaisons à relever ce défi ! Car, au rendez-vous, il ne peut y avoir que la qualité et l'inventivité. Et quoi de plus émoustillant pour un travail d'équipe?

Pourquoi avoir choisi le nom d' «Escargot Savant» ?

C.K. : Pour la Bourgogne d'abord! Le siège de la société est en Bourgogne et notre cœur de publications également. C'est notre signature géographique. Mais aussi parce que l'escargot est un excellent indicateur biologique. Il est très sensible aux polluants, à l'air, au paysage. C'est notre signature «nature». Enfin, il y a aussi le fait que l'escargot prend son temps, ce qui est synonyme de travail bien fait, d'exigence... C'est notre signature de qualité. Quant à «Savant», nous l'avons choisi car c'est un mot qui dégage un merveilleux parfum d'honnête homme, venant d'une autre ère, persuadé que le savoir devrait être à la base de notre construction politique et sociale.

Quels sont les thèmes de prédilections de l'Escargot Savant ?

C.K. : Les auteurs bourguignons. Il y a un fossé, entre les manuscrits et le lectorat, car l'édition est mal structurée, financée... Notre maison d'édition doit ainsi être un porte-avion de plus permettant aux manuscrits d'atterrir dans cet océan gris de notre conjoncture économique. Une chance supplémentaire pour échanger, communiquer... Il y a aussi bien sûr le patrimoine. Un patrimoine extraordinaire, lié à la situation géographique de la Bourgogne, lieu d'échanges et d'histoire. La connaissance de notre patrimoine nous permet de mieux définir notre identité. Nous sommes également concernés par tout ce qui touche aux régions polaires. L'actualité projette ces terres sur l'avant-scène, et nous devons mettre en avant les préoccupations de protection de notre environnement, notamment le réchauffement du climat. Enfin, de manière plus générale, il y a la nature. À ce rythme, il n'y aura plus un seul espace vert en France dans 160 ans... Il faut protéger la nature, une évidence hélas peu partagée...

CONTACTS

Les Éditions de l'Escargot Savant
Le Thillot 21230 Viévy

Tél. 03 80 84 89 91
Fax 03 80 90 17 40

www.escargotsavant.fr
www.facebook.com/EscargotSavant

Pour tout renseignement :

Hélène Moulin : 06 50 49 49 12
helene@escargotsavant.fr

Brigitte Delgado : 06 23 59 12 07
brigitte.delgado@escargotsavant.fr